

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 53 (1915)  
**Heft:** 33

**Artikel:** La femme du diable  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-211463>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 26.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ble! Notre homme s'élançait délibérément sur l'échelle, en franchit les échelons quatre à quatre, et, parvenu au dernier, va sauter dans la chambrette... Tout à coup partent de grands éclats de rire, en même temps que la fenêtre se ferme brusquement sur le nez du malheureux. Il se retourne et voit, au pied de l'échelle, trois grands gaillards qui lui barrent la retraite; impossible de fuir, force lui est de tomber dans leurs bras vigoureux; il a beau se débattre, on l'emporte comme en triomphe vers la fontaine publique; on l'y plonge et replonge; puis, à demi-noyé, on l'enlace dans un de ces grands filets à l'aide desquels se transporte le fourrage; et, dans ce hamac d'un nouveau genre, il se voit suspendu entre deux arbres au bord de la route. Il passa ainsi toute la nuit, livré à ses réflexions, transi de froid et n'osant tenter un seul effort pour sa délivrance, de peur de se casser le cou en tombant. Le jour venu, il eut à empocher les railleries des passants, jusqu'à ce que l'un d'eux, plus charitable, vint le décrocher et rompre les mailles de sa prison. On dit qu'il n'a jamais voulu prendre femme dans la contrée. Nous le croyons volontiers.

**Parbleu!** — Un paysan ayant tué des dents de sa fourche un chien qui cherchait à le mordre, fut cité devant le juge de paix.

— Pourquoi lui demanda ce magistrat, ne vous êtes-vous pas servi du manche de votre outil?

— Je l'aurais fait, répondit l'agriculteur, s'il eût voulu me mordre avec la queue.

## FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

### LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

#### XII

— Ah! tu veux savoir à quoi en est l'amour, lui dit Jenny, eh bien, voyons.

Rösseli sourit malicieusement et commença :

— *Er liebt mi, e bitzeli...*

— Non, non, en français, interrompit sa compagne.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu pourrais traduire à ta guise; or, je tiens à connaître la réponse exacte. Allons, réponds, et à haute voix.

La jeune bernoise obéit, c'était un délicieux spectacle. Penchée sur la marguerite, le regard animé, elle répétait, avec un léger accent qui lui allait à merveille, la formule consacrée :

— Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout... il m'aime, un peu... Sans doute, elle ne s'inquiétait guère de l'oracle qui allait être rendu, et cependant... cependant elle rougit d'aise, lorsque le dernier pétale tomba par terre : la petite fleur « passionnément ».

— Oh! oh! fit Jenny Perrin; comme tu y vas, ma toute belle! de la passion! Certes, tu dois être fière; j'en connais qui se contenteraient à moins. Puis, après une pause : Mais, comment donc est-il fait, ce gentil cœur qui s'enflamme si fort? Décris-le moi. Des yeux?... bleus. La barbe?... blonde. Un nez?... Continue.

Tout en parlant, la sournoise ne pouvait s'empêcher de rire sous cape. Pour Rösseli, vous pouvez croire si elle savait que répondre.

— Que crains-tu donc? poursuivait sa persécutrice; que je reconnaisse le portrait? Tu m'avoueras pourtant que ce serait difficile, puisque je n'ai jamais vu l'original. Par exemple, si tu tiens à conserver ton beau Bernois, tu feras bien de lui écrire de ne pas se montrer ici, car je connais quelqu'un qui ne demanderait pas mieux que de lui arracher les yeux.

— Rien que ça?... qui donc serait si cruel? demanda Rösseli, en faisant effort pour paraître indifférente.

— Sans doute quelqu'un qui désire te chagriner.

— Moi?

— Pourquoi pas? Du reste, console-toi, ton en-

nemi n'est pas bien à craindre, c'est...

— Eh bien, c'est?

— Tu n'as aucune idée?

— Non.

— Alors devine.

— Rösseli, qui était tout oreilles, fut fort désappointée, et d'autant plus que la conversation prenait une tournure qui ne lui allait guère. Elle baissa la tête. Si je parlais de M. Brocard, pensa-t-elle; mais non, Jenny ne connaît pas l'aventure, et puis elle pourrait s'imaginer tout autre chose que ce qui est. Ah! m'y voilà; puis, se tournant vers sa compagne :

— Je suis bien bête; c'est mon oncle Marlet, dit-elle, d'un ton si innocent, qu'elle eût trompé toute autre que Jenny Perrin. Oui, ce doit être lui, car j'ai mes raisons de croire que sur le chapitre des galants, il ne badinerait pas. J'ai deviné, quoi?

— Pas tout à fait. Celui que j'ai en vue est plus petit.

— Plus petit?

— Et surtout plus mince.

— Je ne sais vraiment pas de qui tu veux me parler.

— Alors, je vois qu'il me faut te le dire. Celui qui te veut tant de mal est tout simplement le petit Louis, celui qui travaille chez ton oncle.

— Louis Bernard! s'écria Rösseli, en devenant aussi rouge qu'un coquelicot des champs, et, pour cacher son embarras, elle se mit à considérer son bouquet de violettes avec beaucoup d'attention.

— Lui-même, ma chère, répondit Jenny Perrin. Mais comme elle vit que la plaisanterie était prise au sérieux, elle se hâta d'ajouter : Au reste, quand je dis qu'il te veut du mal, je me trompe peut-être. Tout ce que je puis affirmer, c'est que si le beau Bernois arrive, le pauvre Louis sera si désolé et si triste, qu'il n'aura pas même l'idée de lui arracher les yeux. Tout ce que je sais, c'est que Louis Bernard, depuis plusieurs mois, ne songe qu'à une jeune fille et que cette jeune fille est bien près de moi.

Tout ce que je sais, c'est que Louis Bernard possède un petit bouquet séché entre les pages d'un livre, et qu'il ne donnerait pas contre tout l'or du Pérou. Tout ce que je sais enfin, c'est que mon Louis est un beau et brave garçon, et que s'il aime une fois quelqu'un, il l'aimera toute sa vie.

Lorsqu'elle eut achevé, Jenny Perrin poussa un gros soupir. Voilà aussi ce que c'est que de parler si vite, sans jamais s'arrêter un tantinet pour laisser revenir son souffle; les lèvres tremblent, et puis, c'est comme si on allait se trouver mal.

Pour Rösseli, elle avait un air bien singulier, et regardait son amie en rougissant. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle lui sauta au coup. Elles restèrent ainsi longtemps embrassées.

Le lundi, sur le soir, M. Marlet était assis devant sa maison. Il fumait son brûlot, mais ne paraissait pas de bien belle humeur. Son front était plissé, et de temps à autre un juron à demi-articulé sortait de sa bouche.

Depuis quelques semaines, maître Marlet s'était aperçu que les murs et terrassements, entrepris par lui, allaient coûter beaucoup plus cher qu'il ne l'avait d'abord pensé. La chaux hydraulique était hors de prix; les ouvriers étaient rares, exigeants et paresseux; pour comble de malheur, les carrières de Savoie ne donnaient plus que des matériaux très médiocres. Tout cela trottait par la tête de notre homme. Or, comme il était à chercher un remède au mal, il aperçut soudain un bout de papier dans la corbeille à ouvrage que sa nièce avait laissée là sur le banc, tandis qu'elle allait préparer la soupe.

— Qu'est-ce donc que ce chiffon? se dit-il en avançant la main. Tiens, une lettre encore cachetée, pour... Rösseli... mais le facteur n'est pas venu, que je sache... Voyons un peu.

Sans autre, Marlet déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

» Ce n'est pas sans crainte que je vous écris; je sais que ma hardiesse est grande, mais vous me la pardonnerez, à moins que vous ne soyez impitoyable. Oh! ne le soyez pas, ne le soyez pas, je vous en conjure; ne le soyez pas, car vous déchireriez un pauvre cœur qui depuis longtemps déjà est tout à vous. Oui, je vous aime, plus que je ne saurais le dire : que ne puis-je vous le répéter de bouche! Hélas! je l'eusse fait mille fois déjà, si je n'avais écouté que ma passion; mais la

» crainte de vous déplaire m'a toujours retenu. Aujourd'hui encore, en traçant ces lignes, je tremble; mais il faut que je parle, c'est plus fort que moi : je vous aime, je vous aimerai toujours! Mais que fais-je? vous restez indifférente; vous me repoussez, je le sens. La vie n'a plus aucun charme pour moi. Une fois encore, ce soir, je veux contempler, de l'extrémité de la jetée, la petite lumière qui brille à votre fenêtre... je l'ai fait si souvent!... elle me rappellera des souvenirs si bien doux. Mais ces temps sont passés, où l'espérance ranimait mon cœur. Je regarderai la petite lumière, et puis... l'eau est profonde!...

» Oh! si je m'étais trompé! si je voyais s'avancer vers moi une figure chérie! non, mon bonheur serait trop grand. Ah! adieu, Rösseli, adieu! »

M. Marlet avait lu jusqu'au bout, en hochant la tête et fronçant le sourcil. Arrivé à la signature : « L. B., dit-il à mi-voix, en ayant l'air de chercher dans sa mémoire... L. B... » puis se levant d'un bond : Ah! le brigand! s'écria-t-il. C'est ainsi qu'il veut séduire ma nièce; il aura chaud, le vilain merle.

Marlet mit la lettre dans sa poche et se dirigea vers l'endroit où l'on construisait le quai. Louis Bernard surveillait l'ouvrage.

— Viens avec moi, fit son maître d'un ton rude, j'ai quelque chose à te faire voir.

Louis obéit, et bientôt ils arrivèrent tous deux dans la chambre de M. Marlet. Celui-ci avait fermé la porte avec soin; il sortit la lettre, la déplia sans mot dire et la plaça sous les yeux de son commis, qui n'y comprenait plus rien. Mais jugez de son émotion, lorsqu'il vit l'adresse. Sa main tremblait, et, à mesure qu'il dévorait les lignes, une pâleur extraordinaire se répandait sur son visage. — M. Marlet observait tout et continuait à fumer son brûlot. Enfin il pensa que le trouble du lecteur lui en disait assez.

— Tu connais l'imbécile qui a barbouillé ce papier? demanda-t-il.

Louis hésitait. Enfin, après avoir examiné la signature avec beaucoup d'attention, il releva la tête :

— Oui, je le connais, s'écria-t-il, et il devint plus pâle encore qu'auparavant.

Son interlocuteur ne s'attendait guère à cette réponse, aussi parut-il tout ébahi.

— Vrai, mon garçon? je pensais que tu aurais plus de vergogne que ça; telle fut sa première remarque. Ah! tu ne crains pas d'avouer tes fredaines, dit-il ensuite; tu pourrais devenir dangereux; je te chasse.

Louis tressaillit.

— Moi?

— Parbleu! dirait-on pas que ça l'étonne! Allons, qu'on déguerpisse, et vivement.

Louis voulut protester, il commençait à comprendre; mais Marlet ne lui en laissa pas le temps : il le prit par les épaules et le mit hors de la chambre. Parvenu au haut de l'escalier, il le poussa brutalement en bas, lui faisant enjamber les marches quatre à quatre. (A suivre.)

**La femme du diable.** — C'est un principe de jardinage, qu'il faut étêter tout ce qu'on veut replanter. De là le proverbe : « Si le diable voulait replanter sa femme, il lui couperait la tête. »

**Quiproquo.** — Un régisseur de théâtre remit à un imprimeur le texte d'une affiche annonçant la représentation d'une pièce intitulée : *L'amour filial* ou *La jambe de bois*. Or, le compositeur ayant été distrait, on put lire, le lendemain, au coin de toutes les rues : *La jambe filiale* ou *L'amour de bois*.

**Lumen.** — Le coquet et confortable établissement du Grand-Pont continue d'attirer la foule; mais aussi les spectacles qu'il offre sont toujours des plus attrayants, comme on pourra s'en convaincre une fois de plus par le programme de cette semaine.

➔ **Voir illustration en 4<sup>me</sup> page.**

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>ie</sup>.